

Pur hasard
ou réel talent ?

Lahcen Nachef

**Pur hasard
ou réel talent ?**

Première partie

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13747-6

Au bled

Mon père revenait d'Agadir. Il y avait passé quelques mois, cinq ou six, peut-être plus, peut-être moins ; ma petite mémoire de môme, en dépit d'avis unanimes sur mes perspicacités précoces de mémorisations, ne pouvait à l'époque enregistrer tous les détails. Cependant, ce qu'un enfant de mon âge pouvait garder, je l'avais bien en tête et il y restera d'ailleurs encore et encore. J'avais bien vu la silhouette filiforme d'un homme dans la force de l'âge, avec des habits que je ne lui avais pas connus avant de nous quitter. Il était habillé bizarrement ce jour-là. Il n'avait plus sa djellaba ni son *tchamir*, cette espèce de robe longue au col boutonné au niveau du cou. Il n'avait plus ses babouches jaunes brunies par le soleil et par l'eau des ablutions. Il n'avait plus ses sandales en caoutchouc qu'il enfilait quand il emmenait paître notre petit troupeau dans les champs avoisinants. Il n'avait pas non plus son *saroual* bouffi avec des boutons au niveau du genou qu'il faisait descendre de dessous sa djellaba pour s'en défaire chaque fois qu'il s'apprêtait à exécuter l'une des cinq prières quotidiennes. On doit être propre lorsqu'on est devant Dieu ! Il n'avait plus son crâne rasé ni sa *taggya*, un couvre-chef en guise de calot blanc émaillé qui lui couvrait le crâne... Il avait quand même gardé sa moustache noire mais pas sa barbe hirsute. Il avait perdu son teint hâlé mais pas la rugosité de ses mains ni le sourire forcé dont il avait coutume de nous gratifier lors de ses rares moments de familiarité avec nous.

Son nouvel accoutrement était pour moi si bizarre que je ne l'avais pas quitté des yeux pendant un long moment. Son pantalon bleu marine donnait l'impression d'une demi-djellaba fendue en

deux pans serrés autour de ses membres inférieurs et au lieu d'une seule ouverture en haut, elle en avait deux et dans le mauvais endroit, tout en bas, au niveau des chevilles ; l'autre moitié, celle du haut, n'avait plus la même couleur ni la forme habituelle d'une djellaba. Elle était remplacée par une chemise, notion que j'apprendrais plus tard. Pour moi à ce moment-là, c'était la partie supérieure d'un *tchamir* qui, au même titre que la djellaba, avait été écourtée pour ne plus couvrir que la moitié supérieure du corps, avec des boutons à la verticale le long du buste, au lieu du seul et unique bouton autour du cou. De grosses galoches noires cachaient entièrement les pieds frêles de mon père, me privant ainsi de voir les gerçures éternelles de ses talons que je m'amusais, à sa demande, à gratter avec une pierre ponce, il aimait cela. Comme il faisait chaud cet été-là, je n'avais pas vu son *burnous* en laine rouge brique qu'il laissait pendre habituellement sur son épaule, mais une masse de gros tissu vert en laine, peut-être en coton qui, de toute façon, pensais-je, ne ferait jamais office de *burnous* puisqu'il n'était pas plus gros que notre chat quand il s'enroulait sur lui-même les nuits d'hiver. Le comble de la bizarrerie était quand il avait ôté des lunettes de soleil noires qui lui mangeaient une bonne partie de son visage déjà ossifié, aux pommettes peu proéminentes. De plus, il sentait tellement bon que nous nous approchions tous près de lui pour humer un parfum que je n'avais senti auparavant que sur le *taleb* de mon école coranique ou sur une poignée de *tolbas* sortis d'une *selka*, c'était le fameux « *Rêve d'or* » connu de toutes les familles marocaines. Celui-ci était souvent rapporté, en guise de cadeau, par des parents qui travaillaient en France. Il était de coutume dans mon douar de faire appel aux services des *tolbas* après chaque naissance, mariage, retour d'un hadj de la Mecque, ou toute autre cérémonie. Ils étaient conviés généralement le soir au dîner et avaient pour mission de lire les soixante *hizbs* ou parties constituant le livre sacré qu'ils répartissaient entre eux et chacun lisait un ou deux livrets ou *tafriq*. A leur sortie de la *selka*, leurs relents remplissaient les ruelles étroites du

douar et faisaient la joie des bambins qui les suivaient reniflant à pleins poumons l'odeur forte... du *Rêve d'or*.

Mon père revenait donc d'Agadir après une longue absence. Nous en avions perdu jusqu'à l'image qui nous était familière. Le jour de son retour, il affichait une tout autre allure.

. Il était parti grincheux, sévère ; il ne cessait de nous admoester, tous. Il était revenu avec une douceur qui nous étonnait. Était-ce là une simple accalmie qui précédait sa tempête coutumière ? C'était en tout cas le sentiment qu'il laissait entendre pour toute la maisonnée. Tout le monde était prudent, nous n'osions pas aller plus loin au point de nous permettre de tourner à notre avantage cette douceur inhabituelle. Ma sœur aînée, sa préférée et unique fille parmi ses cinq enfants à l'époque, tentait de temps en temps de lui arracher un sourire ou un câlin en faisant le pitre, mais rien n'y faisait. En tout cas pas en présence des garçons. Quant à ma mère, je la trouvais métamorphosée en une adorable chatte à laquelle il ne manquerait que le miaulement. Elle répondait présente au moindre appel du patriarche, la tête basse et la voix drôlement adoucie.

Qu'avait-il bien pu se passer, nous demandions-nous, nous les garçons dont l'aîné ne dépassait pas à l'époque les sept ans ? Ma sœur allait nous démêler ce mystère cette nuit-là quand nous nous étions isolés dans la chambre où nous dormions tous les cinq, l'aînée un peu à l'écart évidemment.

Mon père était donc à Agadir pour travailler dans le bâtiment comme manœuvre. On n'avait plus rien à manger. Mon grand-père, bien qu'il soit l'un des fortunés du village, avait banni mon père qui, apparemment, lui avait désobéi à maintes occasions. Il avait refusé de l'aider dans les travaux des champs après avoir quitté l'école coranique où il était réputé studieux voire, pour son fquih, « *un enfant prodige qui finira grand taleb* ». Outré par ce désaveu paternel, mon père décida de voyager. Pour la première fois, j'apprendrais de la bouche de ma sœur qu'avant d'aller à Agadir, il avait fugué plusieurs fois avant la mort de mon grand-

père. A l'âge de seize ans, il avait rejoint un de ses oncles paternels à Oran en Algérie où il était resté deux années entières et en était revenu avec une coquette somme. Ensuite, quelques années après, ayant dépensé sa petite fortune et ayant désormais en charge deux enfants, il entreprit de reprendre la poudre d'escampette, emmenant ses deux enfants et laissant mon grand-père qui était en colère contre lui mais, en même temps, dépité de voir ses deux petits-enfants partis alors qu'il était déjà très malade et commençait sérieusement à vieillir.

Mon père était allé à Casa où il avait travaillé dans une usine de textile en tant que gardien et vagemestre. Il paraît qu'ils avaient mené là-bas une « belle vie », à en croire ma sœur qui l'avait vécue aussi et qui était en âge de se la rappeler. Ensuite, à la mort de mon grand-père, il revint au bled avec l'idée de bénéficier du bel héritage laissé par son défunt père. Malencontreusement, les héritiers restés près du défunt n'avaient pas laissé à mon père le temps de plier bagage et rentrer de Casa pour réclamer sa part du gros gâteau, notamment l'argent liquide qui se comptait – nous a-t-on appris plus tard – en millions d'anciens *rials hassani* et de billets de couleurs différentes. Mon père, furieux, cherchait à dénicher la caisse au trésor qu'aurait cachée son frère cadet, en connivence avec d'autres héritiers, chez le caïd du district. N'ayant pas réussi à retrouver le magot, il se rabattit sur le reste, les terres, le bétail, les tonnes de céréales ensilées, les arbres fruitiers surtout l'arganeraie, l'oliveraie et l'amanderaie. Il avait donc de quoi vivre et faire vivre les siens. Mais ces années-là n'étaient pas des plus prospères. De plus, le souvenir de ses voyages en Algérie, à Casa et, d'après ma sœur, et il le confirmera lui-même plus tard, à Marrakech l'avaient tellement marqué qu'il décida, encore une fois, d'aller chercher du travail loin de son douar devenu année après année peu clément. Et, j'apprendrais plus tard, que son mobile le plus fort était d'emmener ses enfants en ville pour les extirper des griffes de l'indigence qui les guettait. Les maigres récoltes ne suffisaient plus à nourrir la famille qui grandissait. Les gens du village se ruaient sur *aynri* (sorte de truffe), une racine ou tubercule semblable à la pomme de

terre qu'on déterrait et faisait passer sur le feu avant de la réduire en purée comestible. Beaucoup de familles souffraient d'inanition. Intolérable ! devait penser mon père.

Il était donc allé à Agadir nous laissant des mois entiers en proie à la misère que ma brave mère essayait tant bien que mal de combattre avec justement, en règle générale, la purée d'*aynri* et quelques graines rances que mon grand-père maternel, lui-même peu loti, nous apportait les jours du souk.

– Voilà l'histoire de votre pauvre père, conclut ma sœur avant de se retirer dans son coin pour éteindre la bougie qui était déjà presque entièrement consumée et de lancer son ordre quotidien : « Dormez pour que dorment faim et soif », dont je ne comprendrais la signification que des années plus tard.

Pendant l'absence de mon père, j'avais été frappé par une drôle de maladie que les guérisseurs de la région n'étaient pas parvenus à identifier. Il n'y avait à l'époque ni dispensaire ni dépôt de médicaments dans notre village et à cinquante kilomètres à la ronde. Les cas urgents étaient traités dans la ville la plus proche, à soixante-dix kilomètres de notre douar. J'étais anémique, émacié et incapable de me mouvoir pendant longtemps. J'avais pris je ne sais combien de potions, de remèdes de bonnes femmes mais sans résultat. Plus tard, après des études de sciences naturelles, j'apprendrais qu'il s'agissait en réalité d'une MPC (Malnutrition protéino-calorique) grave, due probablement aux effets d'*aynri* maladroitement cuisiné ou plutôt d'une nourriture frugale, insuffisante pour la croissance normale d'un enfant de mon âge.

En effet, ma croissance s'était arrêtée. Mes petites jambes rachitiques m'avaient cloué à terre plusieurs semaines. Ma mère, inquiète de mon sort, avait tout fait pour me voir debout sur mes jambes mais elle avouait par ailleurs m'avoir élevé, tout de même, sans trop de souffrance. Mes mouvements étant limités, elle pouvait vaquer à sa rude besogne sans trop se soucier de moi. Elle me retrouvait toujours au même endroit où elle m'avait laissé. Sa grande crainte était de ne pas me voir grandir normalement.

– J’ai tellement peur que tu sois nain comme le fils de Yamna ! m’avait-elle confié un jour. Le pauvre, à l’âge de quinze ans, il n’est pas plus grand que notre bougeoir en cuivre !

Au retour de mon père d’Agadir, j’arrivais déjà un peu à me relever mais mon anémie et mon rachitisme étaient encore bien manifestes. Mon père l’avait tout de suite remarqué et prit sur lui de combattre ce mal. Je me souviens avoir été mis à un régime particulier, la *hartouka*, un poisson rosâtre tacheté de points noirs, que ma mère grillait sur la braise et m’en gavait pendant des semaines. Plus tard, je saurais qu’il s’agissait de la petite roussette, appelée *hartouka* chez nous. Je ne sais d’où mon père avait tiré cette recette mais elle devait avoir eu un grand effet sur ma MPC. J’avais entendu un soir mon père dire à ma mère :

– Tu vois, tu ne voulais pas m’écouter ; c’est ce serpent de mer qui te faisait tant peur qui a sauvé notre enfant. Ne vois-tu pas qu’il a repris de la couleur et qu’il gambade comme un lapin ?

En effet, après ce régime à la *hartouka*, je sentais mes jambes ragailardies, mes joues joufflues, mon teint éclairci. Un joli garçonnet quoi ! J’avais même droit à aller à l’école coranique où un jeune taleb m’avait accueilli ; il avait la banane et arborait un sourire enchanteur.

Erreur ! répétait mon père à quiconque lui reprochait de ne pas vouloir envoyer ses enfants à *timzguida* (*le msid*).

Il avait raison.

Un jour, le taleb m’avait retenu après la séance de l’après-midi pour soi-disant me récompenser. J’aurais été le premier à avoir appris par cœur la *sourate* (une division du livre saint) qu’il m’avait inscrite sur une tablette en bois. Je l’aurais apprise en moins de temps que les autres. La règle était qu’il fallait l’apprendre le jour même et j’avais réussi à le faire, tandis que la majorité des autres camarades n’avaient pas été autorisés à laver leur tablette puisqu’ils n’avaient pas encore appris par cœur le chapitre du jour. Ils devaient garder la tablette jusqu’au lendemain pour avoir le droit de la laver et de l’apporter au fqih pour qu’il y

transcrive la sourate suivante. Quant à moi, j'avais lavé ma tablette, je l'avais fait sécher et lui avais appliqué le *salsal*, un enduit obtenu en frottant une roche calcaire sur les deux faces lavées et séchées de la tablette pour la préparer à recevoir le *smakh*, une encre traditionnelle de couleur noire faite à base de laine brute brûlée et trempée dans l'eau. Le taleb, tenait majestueusement son *qalam*, crayon en roseau taillé à pointe fine, et dessinait des lettres en caractères arabes que les petits élèves apprenaient non par reconnaissance mais purement et simplement par répétition orale. Le taleb nous faisait répéter à tour de rôle le chapitre transcrit des dizaines de fois et c'était à nous, je ne sais par quel miracle, de l'apprendre par cœur. Je devais avoir bonne mémoire en dépit de ma douloureuse expérience avec la maladie. « Un don du ciel », disait le fquih à mon père. « Il l'a plutôt hérité de moi », précisait mon père. Un grand oncle paternel m'avait appris que mon père, à l'école coranique, parvenait à apprendre des dizaines de chapitres à la seule audition des tolbas lors des selkas auxquelles il assistait régulièrement. Tous les maîtres des écoles coraniques où il était passé disaient de lui qu'il avait *l'oreille d'un anddam*, ce chansonnier qui était capable de débiter d'interminables vers improvisés lors des joutes oratoires organisées l'été, après la moisson, dans *l'assais*, une espèce d'agora emblématique située au cœur du village et dédiée aux festivités.

Mais il adviendrait que ce n'était pas pour récompenser ma performance mnémonique que le fquih m'avait retenu ce jour-là. La récompense, c'était un gros morceau de sucre qu'il tendait devant mes yeux en le faisant miroiter dans un faisceau de rayons solaires qui pénétrait par une lucarne étroite et traversait la chambre en diagonale. Une des denrées rares était le sucre à l'époque. Chez moi, il était formellement interdit d'y toucher. A peine avions-nous le droit de temps en temps de sucer les rebords de la boîte à sucre une fois vidée de son contenu. C'était donc tentant ! Je tendis ma main pour récupérer ma récompense mais le fquih l'éleva au ciel. Je m'approchai debout sur la pointe des pieds pour rattraper le sucre luisant quand le jeune taleb me serra contre

lui, approcha sa barbe de ma joue et me piqua douloureusement. Sans me rendre compte de son vrai dessein, affolé par cette étreinte brusque et inattendue, je poussai un cri strident et me sauvai. Le fquih resta immobile et répéta quelques mots que dont je n'eus pas le temps de saisir le sens. Je décampai sans me retourner et me dirigeai directement chez moi tout en continuant à crier.

Arrivé à la maison, je trouvai mon père à l'entrée en train de faire ses ablutions pour la prière de la fin d'après-midi.

– Qu'as-tu fiston et où as-tu perdu tes sandales ?

– Tab, *tab*, *baba*, *tab* baba !... ; je n'arrivais pas à articuler et dire « talb ».

D'ailleurs « tab » allait être le sobriquet que j'allais entraîner pendant tout le reste du temps que j'avais passé au bled avant notre exode. Aussi bien la famille que les copains se plaisaient à me le rappeler. Quand j'en avais compris les circonstances, j'en rougisais et m'en offusquais abominablement. C'était en tout cas l'explication que je me donnais de la haine que j'allais porter longtemps envers tout ce qui avait trait à la mosquée, aux fquihs et à la religion tout entière.

Mon père avait tout de suite compris. Il m'attira vers lui, releva ma *foukia*, une espèce de petite robe que la majorité des garçons portaient directement sur le corps, sans culotte ni maillot. Il passa sa main entre mes fesses, soupira un coup avant de tonner :

– Le fils de... Il me fait ça à moi !

Il rentra dans la maison et en un clin d'œil en ressortit un gros bâton à la main. Bien fait pour le fquih, pensai-je, ainsi il n'oserait plus piquer les petits enfants avec sa barbe rêche !

Si seulement les choses s'étaient arrêtées là. Les choses avaient tourné mal. Le fquih avait été transporté à dos d'âne chez un guérisseur qui lui avait remis en place les os de son bras cassé. Il devait aller à Essaouira pour le reste : des commotions cérébrales, le nez écorché et saignant et des éraflures un peu partout. Mon père avait dû se ruer sur lui comme une bête sauvage. Ma

sœur m'avait tout raconté sans pour autant aborder la raison de tout cet acharnement. Pudeur.

Je n'allais plus à l'école coranique, mais tous les matins de bonne heure, mon père nous emmenait faire la prière du *fajr*. Il était très pieux mon père. Il avait appris les soixante *hizbs* du Coran et un bon nombre de *hadiths* et d'autres homélies et louanges du prophète comme les poèmes d'*Al Burda* (Le Manteau) et celui de d'*Al Hamzia* (poème rimé en *hamza* « o ») du grand imam Al Boussaïri. Il nous les récitait et nous demandait de les apprendre et les réciter nous-mêmes devant lui. Depuis le fameux incident, c'était lui-même qui écrivait sur nos tablettes et vérifiait si nous en savions par cœur le contenu.

Mais depuis cet incident-là aussi, avons-nous appris de ma sœur pendant nos brèves veillées privées et parfois de notre mère, mon père était devenu trop pensif. Il passait des heures, le soir après la prière du *maghrib*, seul à regarder le ciel du haut d'une colline qui surplombait notre bourgade. « *Ma mère s'inquiétait de son mutisme et de son humeur* », nous avait presque chuchoté ma sœur un soir en mettant son index sur ses lèvres, un signe qu'on avait compris trop tôt, signifiant : « Gare à vous si vous le répétez ! »